

## Maud

En passant près des machines, je me suis coupé la jambe : une lame à vive allure, en plein vent, me l'a tranchée net. Amputée. Alors à cloche pied je me suis ruée dehors. Et je suis tombée, bien sûr. À croupetons était impossible. Sur le chant de ma blessure nette comme un steack, non dans la poussière sale et sèche du chantier hurlant dans le cagnard, mais, le ciel en soit remercié, dans la terre grasse du jardin du gardien. Là, tout naturellement, des racines ont jailli de ma blessure, et j'ai pris. J'ai sur les choses un regard neuf, puisque je repars du tronçon rescapé à quelques centimètres de mon tronc. Ma jambe valide est encore bien vivante. Je la bouge régulièrement, de l'avant et de l'arrière : elle balaie le sol selon un éventail. Rien d'aussi régulier néanmoins, donc rien de monotone : que je tende mon pied en pointe ou en flex et j'obtiens des variations, l'éventail devient crénelé ou dentelé, je le visualise, à défaut de le voir. Mais l'être humain s'adapte à tout.

Jusqu'ici j'ai soigneusement évité de me déraciner, ce que je pourrais probablement faire en me hissant très fort avec le bras côté tranché : ça n'a pas encore assez poussé, là-dedans. Je ne pourrais pas vraiment m'aider de l'autre bras : mon tronc s'est tout de suite immobilisé, le steack a dû faire goulûment ventouse sur la terre grumeleuse. Et j'ai entendu pendant quelque temps dans ma tête mon corps abasourdi pleurer sur sa perte. Le pauvre. Il n'a pas eu le temps de comprendre ce qui se passait. J'ignore par où il a pleuré – mon visage m'a semblé sec tout du long – mais je pense qu'en tout cas ça nous a aidés à pousser, ces larmes limpides tombées dans la terre du jardin.

De guingois donc, on voit le monde différemment. Et les autres vous voient autrement. Heureusement, j'ai tout de suite été bien protégée : les gens sont si méchants. Le gardien y a veillé. C'est un ancien ami de ma voisine du temps où elle travaillait dans cette usine. Elle m'avait chargée de lui porter des confitures maison, elle sait que j'aime prendre mes photos dans les endroits les plus improbables. En une nuit, le gardien a monté une palissade autour du jardinet, ainsi me gardant des regards. Et puis, les ouvriers du chantier, harassés, asséchés par la poussière et le jaune et le blanc aveuglants, ne sont guère curieux. Ce gardien est un ange : il a assez tôt accepté de se laisser sucer. Mon bras côté terre n'est pas encore assez musclé pour me supporter quand je veux, de l'autre, le branler. Mais on va y venir, j'ai toujours été quelqu'un de sportif et puis il le faut, pour porter tout mon matériel. Heureusement rien n'a cassé quand je suis tombée, pas un objectif.

C'est devenu un rituel entre nous : lorsqu'il vient vers moi avec son pantalon maculé de terre,

de fleurs et de feuilles de l'ourlet aux genoux, sur lesquels il va se laisser tomber à quelques centimètres de moi, je sens qu'il est prêt, que c'est fête ce soir. Et je sens que son sexe dans la bouche, je m'irrigue, que dans mes racines poussent de petits cris de joie.

Encore un peu, je me laisserais germer : c'est tellement drôle, ces petites pousses qui me sortent partout d'enthousiasme. Mais le gardien et moi en avons longuement discuté : il vaut mieux canaliser l'effort, endiguer la sève et la diriger doucement vers feu ma jambe. Sinon, je ne redeviendrai jamais bipède. Pour sûr. C'est dommage tout de même : la première rousse à réaliser son fantasme de devenir buisson ardent, vous vous rendez compte !